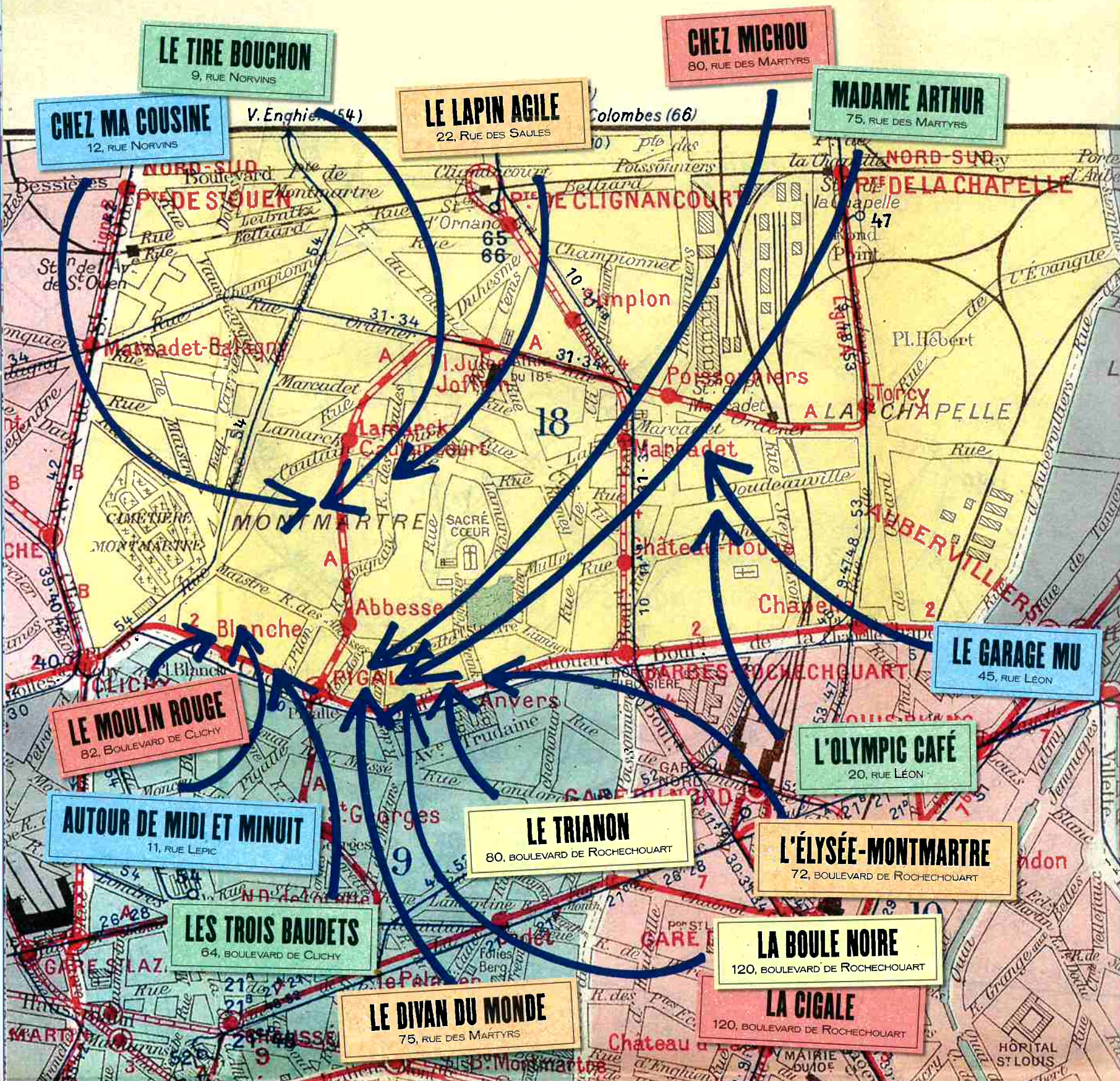


18^e

« Mont' là d'ssus et tu verras Montmartre
Et sois bien convaincu
Qu' tu verras sûr'ment quéqu'chos' de plus »

1922 - (CHARLES BOREL-CLERC - LUCIEN BOYER) - PATHE





Monte là-dessus Lucien Boyer

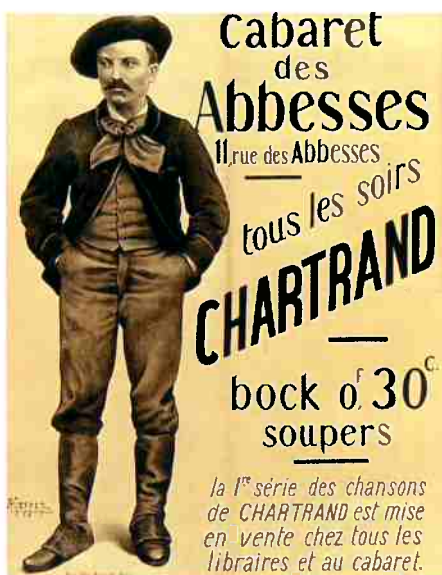
1922 - (CHARLES BOREL-CLERC
- LUCIEN BOYER) - PATHÉ

Sur la Butte Georgel

1927 - (JACQUES CHARLES - JOSÉ PADILLA)
- PATHÉ



Yvette Guilbert, à laquelle Marcel Proust consacra son premier article dans *Le Mensuel* en février 1891, compose et crée « Madame Arthur », qui inspirera la célèbre enseigne de la rue des Martyrs.



Bien qu'il n'ait pas laissé de trace à la postérité, Chartrand fut un de ces chansonniers qui firent les beaux soirs de Montmartre entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle.

Interprète de ses chansons et auteur de livrets de revue, fondateur de la République libre de Montmartre, Lucien Boyer écrit en 1922 sur une musique de Charles Borel-Clerc l'hymne officiel de cette Commune, « Monte là-dessus ».



Qui eût pu supposer que cette butte constituant une ancienne commune de la Seine annexée à Paris en 1860 allait inspirer tant de chansons ? Parce que dès le milieu du XIX^e siècle, on y trouvait à se loger à bon marché, elle devint le refuge d'une bohème littéraire et artistique drainant les grands noms d'un panel aujourd'hui distingué : Paul Verlaine, Jacques Offenbach, Erik Satie, etc. En opposition avec le Paris huppé d'Hausmann, Montmartre se résume à un dédale de sentes escarpées, de terrains vagues, en un village précaire qui surplombe la capitale, modélisant le rêve d'Alphonse Allais de transporter la campagne à la ville. Au fil du temps, des cabarets de diseurs s'implantent, réputés pour la verve de leurs chansonniers, qui cultivent un argot spécifique puisé dans la langue des escarpes et la tradition

populaire ; parmi eux, Jules Jouy mais aussi Gaston Couté, auteur de « La Chanson du gars qui a mal tourné », ou Bruant, évidemment. Au début du XX^e siècle, de très célèbres écrivains qui se sont fixés à Montmartre collaboreront à édifier sa légende littéraire : Roland Dorgelès, Francis Carco, Pierre Mac Orlan, Max Jacob, Blaise Cendrars ou Marcel Aymé, romancier mais aussi auteur ponctuel de chansons avec Guy Béart — « La Chabraque ». Sur les peintres aussi, Renoir, Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Utrillo et la cohorte du Bateau-Lavoir, Picasso, Van Dongen, Juan Gris, Brancusi, Modigliani, l'endroit produit son effet attractif. Dans *Paris Populi*, une comédie musicale avortée de Georges Coulonges et Francis Lemarque, en souvenir de cette période qui n'était pas rose, Juliette Gréco interprète « La Butte à Picasso ».

Sur la Butte où plus qu'ailleurs tout commence et tout s'achève en chansons, en 1918, sur une musique de Vincent Scotto, le fantaisiste Georgel illumine Montmartre sous la Lune. En 1927, il créera « Sur la Butte », composée par José Padilla — expert en opérettes à l'instar de Scotto. Déjà, Montmartre rayonne par les couplets qui lui sont dédiés nommément ou à travers certains de ses lieux interlopes — le cabaret Madame Arthur ! La chanson éponyme créée au Divan japonais par Yvette Guilbert inspira l'enseigne de ce premier cabaret transformiste à Paris. Reine du café-concert, Yvette Guilbert avait composé la mélodie de cette chanson en 1896 et l'ajouta à son répertoire discographique en 1934. Patachou, qui tiendra le rôle de Guilbert en 1955 dans *French Cancan*, de Jean Renoir, reprendra également cet opus.

Madame Arthur Yvette Guilbert

1934 - (PAUL DE KOCK - YVETTE GUILBERT)

Dédé de Montmartre Albert Préjean

1939 - (GASTON MONTHO - ROGER DUMAS)



Le Lapin Agile : c'est une maison rose...

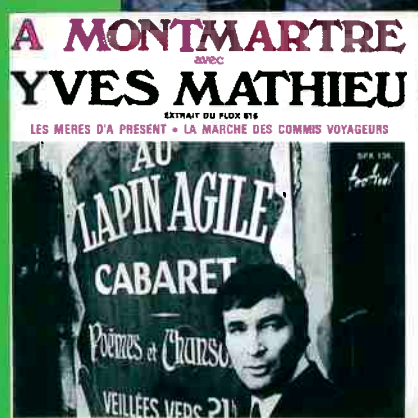
Sur le versant nord de la Butte, le Lapin Agile, ainsi nommé en raison du célèbre lapin que dessina le caricaturiste communal Gill sur sa façade – le « lapin à Gill » –, succéda à la même adresse au Cabaret des Assassins au début du XIX^e siècle. Lieu communautaire par excellence, à l'aube du XX^e, sous l'égide du père Frédé, figure tutélaire de Montmartre, il devient le repaire des littérateurs, des peintres et des chansonniers.

Menacé de démolition, il est sauvé en 1912 par Aristide Bruant. Au fil des années, ce lieu patrimonial sur le plan historique et musical aura accueilli les plus grands noms du spectacle dans toutes les disciplines : Rina Ketty, Pierre Brasseur, Jacques Pills, Pierre Dudan, Jean-Roger Caussimon, Alexandre Lagoya, François Billetdoux, Annie Girardot, Claude Nougaro, Jacques Debronckart, etc.. Mieux qu'un cabaret, une sorte de conservatoire sauvage dont Claude Nougaro, expert en formules poétiques, disait : « Le Lapin Agile, c'est le coffre-fort de l'éternité. »

Entre 1939 et 1961, date où elle passe à Bobino, Lucienne Delyle, qui chante « Le Moulin de la Galette », connaîtra une carrière à éclipses.



Par une valse musette Albert Préjean évoque le dénommé « Dédé de Montmartre », un héros du milieu.



Yves Mathieu, animateur et gestionnaire du Lapin Agile depuis 1972.

Le Moulin de la Galette Lucienne Delyle

1946 - (LOUIS POTERAT/ANDRÉ TABET
- NORBERT GLANZBERG)
- PATHÉ

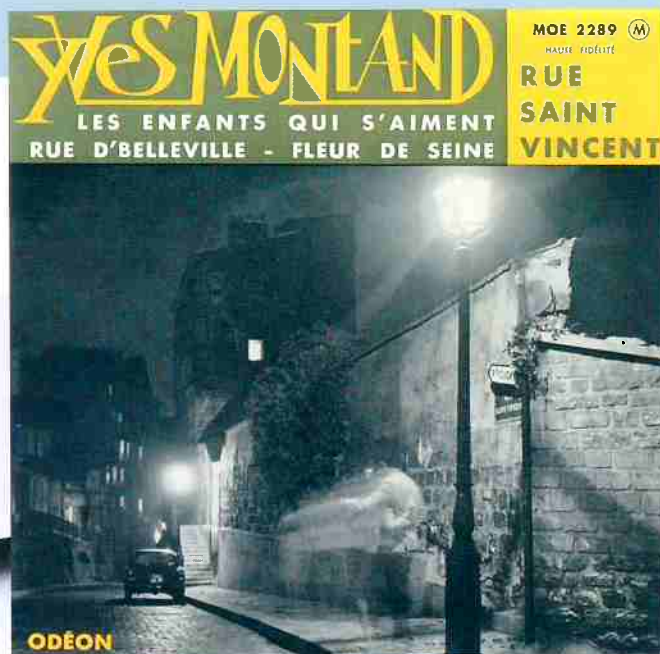
Chantée par Montand, Mouloudji et bien d'autres, la rue Saint-Vincent, dont la légende se perpétue à travers la chanson « Rose blanche », d'Aristide Bruant, s'inscrit au patrimoine national français.



Rose blanche

1949 - YVES MONTAND ; LES FRÈRES JACQUES ; CORA VAUCAIRE ;
MONIQUE MORELLI ; PATACHOU - (ARISTIDE BRUANT)
- ODÉON/BAM/PATHÉ/PHILIPS

RUE SAINT VINCENT



Dès les lendemains de la Première Guerre mondiale et jusque dans les années 1980, avec un pic après la Libération, en 1945, Montmartre pullule de cabarets où plusieurs générations de chanteurs vont fourbir leurs armes. Parmi les principaux, citons le Lapin Agile, le plus ancien, ouvert en 1880, Chez ma cousine, le Tire-Bouchon, Chez Plumreau, Chez Patachou, où un beau soir de l'hiver 1952 Brassens fut retenu après une audition historique où sa sueur avait ruisselé sur les planches. En 1939, André Berthomieu tourne le film *Dédé la musique*, qui suscite un des standards de la valse musette, « Dédé de Montmartre », défendu par le sémillant Albert Préjean, véritable icône populaire en cette année fatidique. En 1946, Lucienne Delyle, qui chanta « Sur les quais du vieux Paris » (1939), devenue populaire grâce à l'immense succès de « Mon amant de Saint-Jean » en 1942, vante en musique le Moulin de la Galette, qui ne moud plus de grain : cette guinguette en activité depuis 1834 est ainsi officiellement nommée en 1895. En 1949, les Frères Jacques, en pleine ascension avec leur façon flexible de chanter en canon ou à l'unisson, redonnent vie sur microsillon à « Rose blanche », extraite du répertoire parisien d'Aristide Bruant et plus connue sous le titre « Rue Saint-Vincent ». Écrite à la fin du XIX^e siècle, elle narrait avec une mélancolie tragique l'histoire triste d'une grisette tombée sous la coupe d'un « Jules » qui lui troua le ventre au coin de cette rue belle et sinistre à la fois.



Montand, Patachou et d'autres l'inscriront à la suite à leur répertoire, garantissant la postérité de Bruant, dont l'ombre s'étend encore sur le quartier. La rue Saint-Vincent trouve encore sa place dans « La Complainte de la Butte », en 1954, via une chanson tirée du film *French Cancan* dont Renoir a écrit les paroles sur une partition de Georges Van Parys. Créée par Cora Vaucaire, qui prête sa voix dans le film à l'actrice Anna Amendola, cette chanson, fait coutumier à l'époque, fera l'objet d'innombrables versions différentes, notamment celles de Patachou, d'André Claveau ou de Mouloudji.

Le Lapin agile en mars 2016.

Rue Lepic

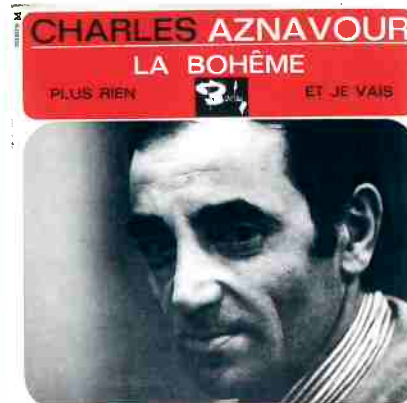
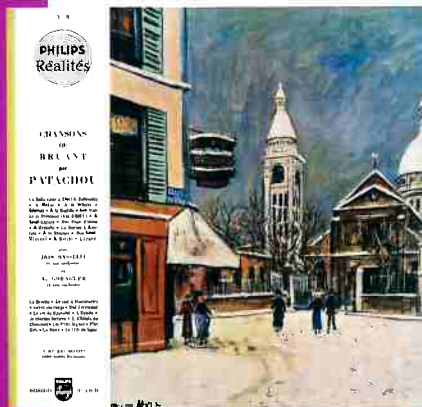
Patachou ; Yves Montand

1952 - (PIERRE JACOB - MICHEL EMER)
- ODÉON/MCF

La Complainte de la Butte

André Claveau, Mouloudji, Cora Vaucaire,
Germaine Montero, Patachou, Colette Mars

1954 - (JEAN RENOIR - GEORGES VAN PARYS) - PATHÉ/VEGA/PHILIPS/COLUMBIA



Patachou : Madame de Montmartre

Si on lançait un concours pour identifier les chanteurs et les chanteuses de renom qui ont chanté Montmartre dans tous ses états, Patachou sortirait à coup sûr du lot. Native de Ménilmontant, elle devient dactylo avant la Seconde Guerre aux éditions musicales Raoul Breton. En 1948, tour à tour marchande de chaussures, pâtissière ou encore antiquaire, elle ouvre en 1948 un restaurant sur la butte Montmartre où elle chante en fin de soirée.

Poussée par Maurice Chevalier, elle s'enracine dans la chanson et devient propriétaire d'un cabaret où débiteront Georges Brassens, Raymond Devos. Là où elle se chargeait de couper les cravates de ces messieurs accourront toutes les grandes vedettes de la décennie ; Édith Piaf y fera une de ses dernières apparitions avant son décès, en 1963.

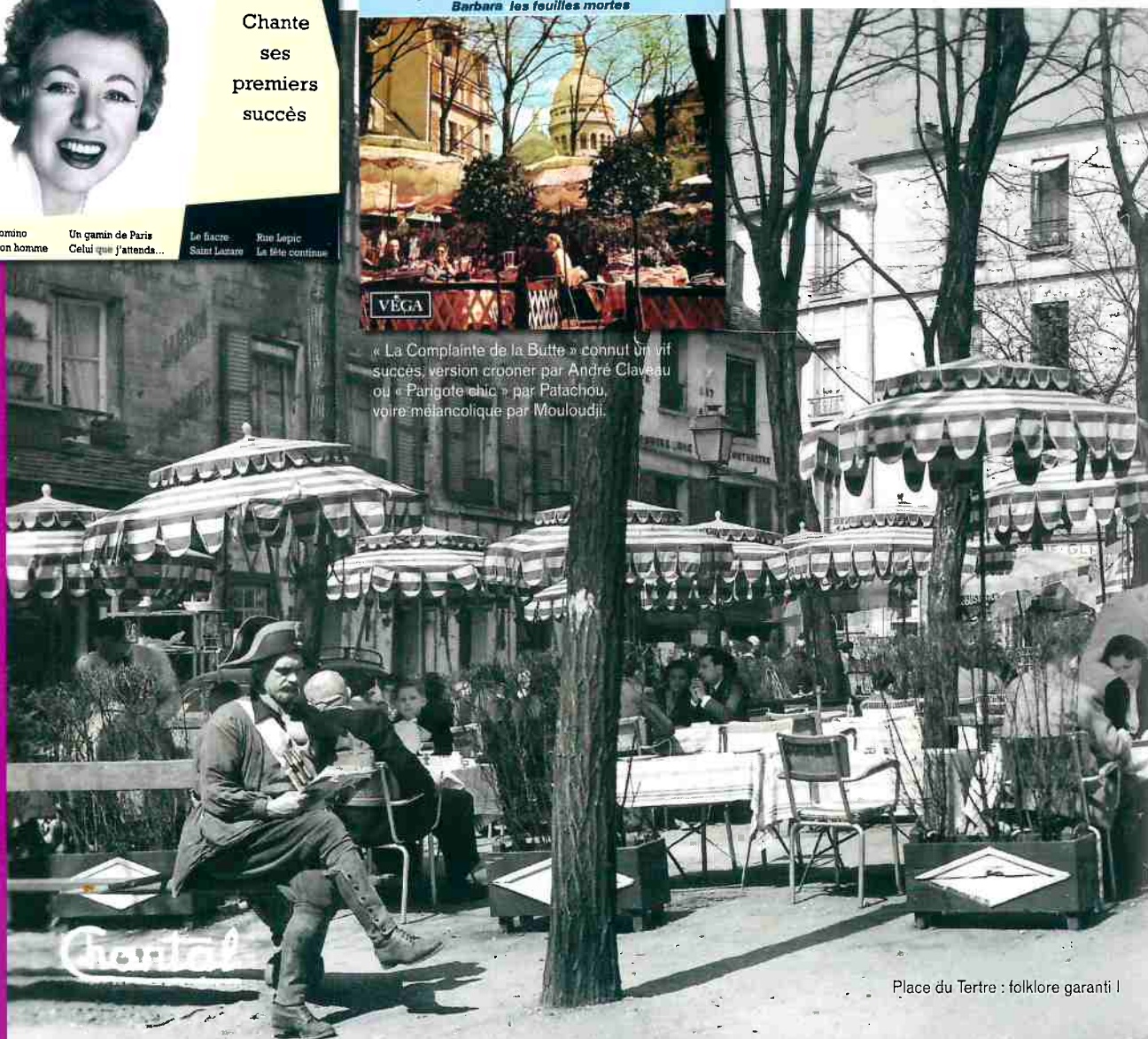
Commençant à enregistrer à partir de 1952, Patachou parcourra le monde : elle s'est illustrée sur les plus grandes scènes de music-hall de la planète, le Palladium à Londres, le Waldorf-Astoria et le Carnegie Hall à New York, incarnant pour tous la Parisienne *made in Montmartre*.



Domino Mon homme Un gamin de Paris Celui que j'attends...
Le facre Saint Lazare Rue Lepic La tête continue

Connue pour être une icône germanopratine, Cora Vaucaire, qui chanta Montmartre et Bruant, hissa son étoile sur la Butte.

Extraite de l'opérette *Monsieur Carnaval*, « La Bohème », écrite à l'origine pour Georges Guétary, fut d'abord chantée par Charles Aznavour, dont c'est l'une des plus grandes chansons.



« La Complainte de la Butte » connaît un vif succès, version crooner par André Claveau ou « Parigote chic » par Patachou, voire mélancolique par Mouloudji.

La Bohème Charles Aznavour

1965 - (JACQUES PLANTE
- CHARLES AZNAVOUR) - BARCLAY

La Fête à Montmartre Jean-Roger Caussimon

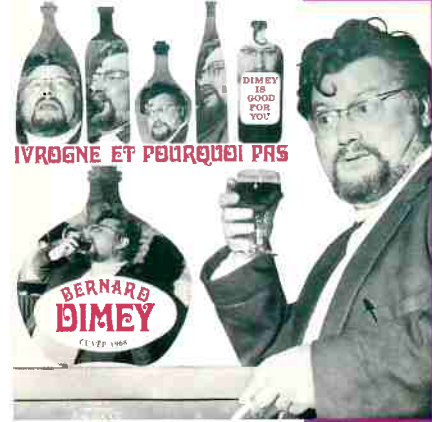
1978 - (JEAN-ROGER CAUSSIMON
- ROGER POULY) - SARAVAH

Allée des Brouillards Claude Nougaro

1983 - (CLAUDE NOUGARO
- MAURICE VANDER) - POLYDOR.

En 1952, soit deux ans avant la sortie de « La Complainte de la Butte », avec une chanson écrite par Michel Emer, serveur zélé de Piaf, et composée par Brassens, la rue Lepic s'était trouvée mise à l'honneur. Protectrice des poètes, cette rue avait abrité Jehan-Rictus, Jean-Baptiste Clément, Paul Fort, et à ce titre elle méritait bien un hommage. Manière de carte postale envoyée depuis le quartier avant la guerre, cette chanson enjouée évoquant les parfums des marchés, les jules à l'affût aux terrasses des bistrotts, les poulbots séduira à la fois Patachou et Yves Montand.

Grâce à Aznavour, Montmartre touche sa plus belle ode avec « La Bohème », dont les paroles sont l'œuvre de Jacques Plante, auteur entre autres de « Grands Boulevards » pour Yves Montand. Ce standard, élégie ambassadrice de la Butte à travers le monde, décrit la bohème existentialiste d'un peintre — une bohème fantasmée mais plausible sublimée par Aznavour, qui, par quelques gestes adéquats en scène, multiplie la puissance de cette œuvre accomplie. Le Montmartre des lilas et des flonflons, Jean-Roger Caussimon, fidèle complice de Léo Ferré, le connaît par cœur et par le cœur, lui qui débuta au Lapin Agile, auquel il resta attaché toute sa carrière. Fleuron des disques Saravah, où l'exotisme est garanti, il embarque en samba pour un carnaval imaginaire où avec un zeste d'esprit indigène il rêve que Paris monte sur la Butte. Ce Montmartre de carnaval existait presque, déjà, lorsque Georges Guétary avait chanté dans l'opérette *La Route Fleurie* « Place du Tertre » sur des rythmes fiévreux. Claude Nougaro, qui, comme Caussimon, résida au Lapin Agile à l'aube de sa carrière, il y reçut l'ordre national du Mérite, rend à sa manière hommage à la Butte en 1983 avec « Allée des Brouillards », où s'élève le château du même nom, cher à Nerval. Un hymne pathétique et beau, où la vie, comme Montmartre en l'occurrence, s'estompe sous les brumes du temps. Montmartre où par toutes les saisons du cœur et de l'âme, on chante comme on respire.

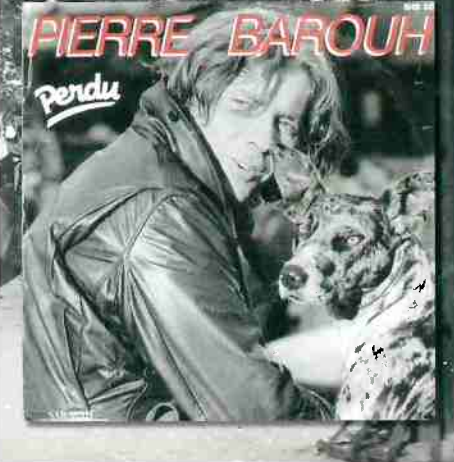
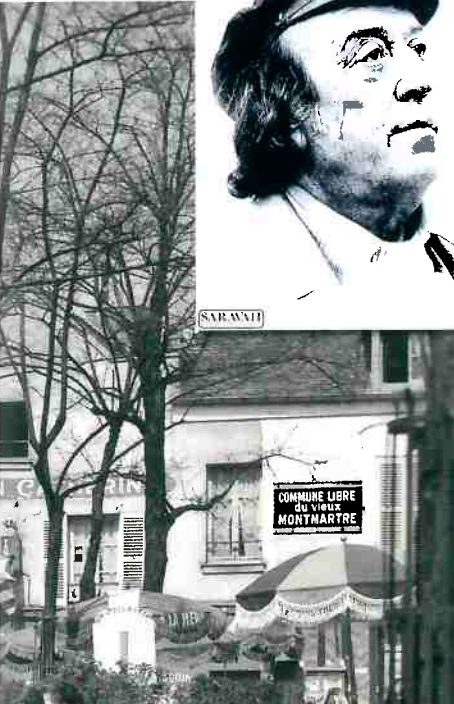


Bernard Dimey : la treille et le pavé

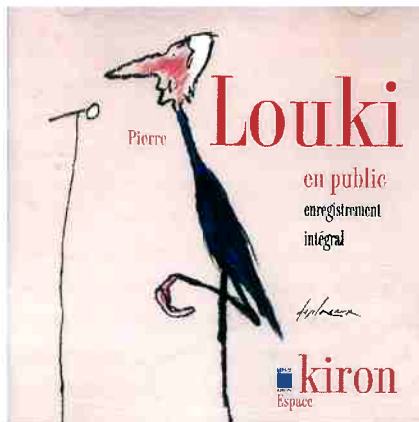
Depuis Jehan-Rictus, Couté, Bruant, il n'y eut pas de poète et chansonnier plus expressément montmartrois que Bernard Dimey. Installé à vingt-cinq ans sur la Butte, d'abord collaborateur de la revue *Esprit* puis peintre sous le pseudonyme de Zelter, avec un fort penchant pour la dive bouteille, adepte du piccolo — le cépage montmartrois qui a donné le verbe « picoler » —, il fréquente assidûment les bistrotts et les cabarets, où il déclame des poèmes surgis de ses observations du quartier comme « Au Lux-Bar », inspiré d'un établissement de la rue Lepic et oblique naturellement vers une carrière de parolier nourrie avec des succès tels que « Mon truc en plumes », « Mémère », « Syracuse » ; il a alimenté Yves Montand, Charles Aznavour, Serge Reggiani, Henri Salvador, Patachou, Juliette Gréco, les Frères Jacques, Mouloudji, Jean-Claude Pascal. Scénariste et dialoguiste, il a écrit *Le Magot de Josefa*, de Claude Autant-Lara (1963), et *Le Dernier Mélodrame*, de Georges Franju (1978). Sautant de la Butte au ciel, Bernard Dimey nous a quittés le 1^{er} juillet 1981.



Jean-Roger Caussimon, qui s'affirma comme poète à Montmartre au Lapin Agile, fut l'une des plus belles signatures du label Saravah.



Créé par Pierre Barouh, auteur-compositeur-interprète, le label Saravah, installé dans le quartier des Abbesses, fut à sa manière l'un des premiers labels de World Music en France.



En face B de « Tout est calme à l'hôtel de France », Georges Chelon chante Montmartre. Chantre incontesté de l'absurde poétique, un genre qui lui appartient, Pierre Louki, qui se commit dans les cabarets de la Butte, célèbre le Lapin Agile avec « Au coin de la rue des Saules ».





Où sont-ils donc ?

Fréhel

1936 - (LUCIEN CAROL/ANDRÉ DECAVE
- VINCENT SCOTTO) - CHANSOPHONE.



Le Moulin Rouge, place Blanche, à la nuit noire.



(1931) consomme des stupéfiants et multiplie les amours illusoirs et fatidiques. Avant la date, elle incarne la star de la chanson réaliste naissante, qui prend le relais de la goulante des rues et des arrière-salles enfumées. À son égard, la critique ne tarit pas d'éloges, lui jetant notamment ce compliment : « Elle chante le trottoir parce qu'elle en est la fleur authentique. » Impliquée dans une vie dissolue, elle est à la scène comme à la ville.

En 1921, à vingt ans, sur un coup de tête, elle décide de tenter sa chance à l'étranger, vadrouillant en Europe de l'Est puis en Turquie. Tombée sous la double addiction de l'alcool et de la drogue, en 1923, elle est rapatriée par l'ambassade de France en Turquie. Déjà, elle a grossi, tandis que sa voix n'a rien perdu de son lyrisme pathétique. En guise de come-back, en 1925, elle se produit à l'Olympia ; l'affiche la célèbre en ces termes : « Fréhel, l'inoubliable oubliée ». Par la suite, elle se commettra sur les scènes de l'Européen, de la Scala, de l'Eldorado, de l'Apollo, de la Gaité-Rochechouart, de l'Alhambra, de l'ABC, du Trianon. Les auteurs

DEPUIS QUE J'AI FAIT COUPER MES CHEVEUX



Le nom de Mistinguett demeure lié à celui du Moulin Rouge, où elle conquiert la gloire à partir de 1909.

ouverte à l'emplacement de l'ancienne Barrière blanche le 16 janvier 1789, cette place « blanche » tire sa notoriété de l'implantation du Moulin Rouge, fondé en 1889 par Joseph Oller et Charles Zidler, réputé dans le monde entier pour son quadrille : le French cancan. Pour ses revues et ses danseuses aux sobriquets cocasses, la Goulue, Jane Avril, la Môme Fromage, Grille d'égout, Nini-Pattes en l'air, le music-hall attire les foules. Après la première guerre, vers 1920, il mêlera sa gloire à celle des vedettes du moment qui fouleront ses planches, Mistinguett, Maurice Chevalier. Pour entrer dans l'histoire artistique de Paris, la place Blanche peut revendiquer des arguments supplémentaires, et notamment la présence sur

son sol de nombreux cafés, dont le Cyrano, qui fut à partir de 1925 le siège des interminables palabres des surréalistes sous la direction austère d'André Breton — dont l'atelier se situait à quelques centaines de mètres, au 42 de la rue Fontaine. Dans les années 1960, la Locomotive, un club dédié à la musique rock, accueillera de nombreux chanteurs ou groupes, dont Michel Polnareff et les Who.

Née Marguerite Boulc'h le 13 juillet 1891 dans le 17^e arrondissement de Paris, Fréhel est familière du secteur. Le 15 juin 1908, elle est apparue au Moulin Rouge dans la revue d'été, où elle a exécuté des chansons de Jean Richepin, happant le public par sa beauté, sa voix envoûtante et son style sans équivalent. Déjà, la future interprète de « La Coco »

« Moulin des amours
tu tournes tes ailes
Au ciel des beaux jours
moulin des amours ».

1963 - (JACQUES LARUE - GEORGES AURIC) - PHILIPS.

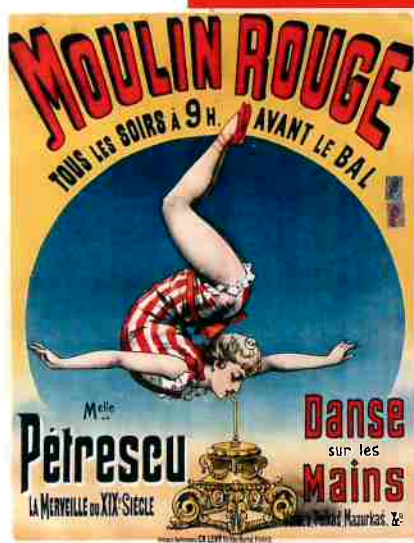
et compositeurs en vogue se pressent à son service, dont Vincent Scotto et Jean Ebling. En 1926, sur des paroles de Lucien Carol et d'André Decaye et sur une musique de Vincent Scotto, le fantaisiste Georgel, disciple de Mayol, enregistre « Où sont-ils donc ? », une chanson nostalgique des beaux jours éteints — quand la place Blanche était le lieu prisé des copains et des menus plaisirs essentiels. Dix ans plus tard, en 1936, dans le film de Julien Duvivier *Pépé le Moko*, Fréhel est investie du rôle de Tania et reprend cette chanson dans son style saillant. La fiction ne manque pas de rejoindre la réalité lorsque dans une scène avec Jean Gabin, la vedette, Fréhel lui décoche : « Quand j'ai le cafard, je change d'époque. Je repense à ma jeunesse, je regarde ma vieille photo et je me dis que je suis devant une glace. Je remets un de mes anciens disques du temps où j'avais tant de succès à la Scala. Je paraissais en scène dans un décor champêtre avec un projecteur rouge braqué sur mon visage pâle. » Sur ce, elle active le gramophone, et voici que retentit « Où sont-ils donc ? » gravée par elle — « Où est-il mon moulin de la place Blanche, mon bistrot, mon tabac de la place Blanche ? ». Mieux qu'une mise en abyme, un aveu.

Dans les années qui suivent, elle persiste dans ses addictions. Au seuil des années 1950, pour la dernière fois, elle se présente sur la scène des Escarpes — tel un clin d'œil à sa jeunesse houleuse. Usée, elle décède en 1951 dans un misérable hôtel de passe pas très éloigné de la place Blanche, qui, pour elle, fut finalement toujours un peu noire.

Après elle, l'endroit continuera pourtant à faire chanter : il est cité dans « Place Blanche », de Jean-Louis Tristan, Les Blue Stars, (1958), dans « Paris s'éveille », de Jacques Dutronc (1968), dans « La Grande Zoa », de Régine (1969).



En 1952, André Claveau, le crooner des familles — qui n'était pas dans le vent —, mit sa voix au service du Moulin.



Moulin Rouge Juliette Gréco

1963 - (JACQUES LARUE
- GEORGES AURIC)
- PHILIPS.

Moulin Rouge

Entre 1890 et 1914, à la dite Belle Époque, Paris, dopé par un optimisme débordant né de son espérance dans le progrès, se laisse contaminer par une fièvre du divertissement qui se traduit par l'ouverture de nombreux cafés-concerts ou cabarets : l'Eldorado, les Ambassadeurs, les Folies Bergère, le Chat noir ou l'Olympia, le 12 avril 1893. Le music-hall du boulevard des Capucines appartient à Joseph Oller, déjà propriétaire avec Charles Zidler du Moulin Rouge, inauguré presque quatre ans plus tôt, le 6 octobre 1889. À l'ère naissante du music-hall, tout Paris, ouvriers et bourgeois confondus, se précipite place Blanche pour applaudir les frasques du pétomane Joseph Pujol, interprète d'une version claironnante de « La Marseillaise », ou du comique troupier Éloi Ouvrard. Mais c'est surtout grâce au French cancan que le Moulin Rouge va récolter ses lauriers planétaires au pied de la butte Montmartre, où se concentre alors une bohème artistique et littéraire. Sous l'impulsion de son nouveau patron, le Moulin Rouge n'aura eu qu'à se souvenir du passé récent, à l'époque où on dansait le quadrille sur une musique endiablée d'Offenbach, vers 1850. Magnifiées par Toulouse-Lautrec, les danseuses de ce qui était devenu le French cancan excitaient la curiosité. Au milieu d'elles, et tout



Juliette Gréco, la muse germanopratine, s'embarque sur la Rive droite et chante « Moulin Rouge » en 1963.

aussi remarqué, s'exhibait un homme en caoutchouc, Valentin le Désossé, dont le rôle est tenu par Philippe Clay dans le film de Jean Renoir *French cancan* (1954), avec Jean Gabin. Grâce à ses attractions folles, le Moulin tournait fort. Après la Première Guerre mondiale, reconstruit suite à un incendie, le Moulin Rouge voit sa superficie étendue ; il évolue sous la direction de Francis Salabert, qui modifie sa vocation en y instaurant l'opérette, avec notamment *New York-Montmartre*, dont Mistinguett est la vedette. C'est presque un retour aux sources, puisque l'opérette tenait déjà sa place au Moulin en 1910, quand y avait été montée *Claudine* d'après l'œuvre de Willy, le mari de Colette. Concurrencé par le cinéma, le Moulin Rouge décline, et bientôt, vers 1930, la firme Pathé, qui en a repris la licence, y installe un cinéma. Après la guerre, Georges France y brevète la formule dîner-spectacle qui relance la salle jusqu'à nos jours. Depuis 1944, par épisodes, de grands artistes ont foulé la scène — Piaf, Montand, Trenet, Aznavour entre autres.

En 1963, la muse germanopratine Juliette Gréco enregistre pour Philips un 30 centimètres de reprises de grandes chansons soutenues par des orchestrations de François Rauber, dont « Moulin Rouge ». Créée en 1953 par André Claveau sur des paroles de Jacques Larue et une musique de Georges Auric, elle collait au générique du film éponyme de John Huston, avec José Ferrer. Ritournelle avec Claveau, avec Gréco elle se transforme en un opus subtil, émouvant. Plus jamais depuis le Moulin Rouge n'a battu de l'aile.



L'Accordéoniste Édith Piaf

MICHEL EMER - 1940 - COLUMBIA.



Moderne rue de l'Est parisien, la rue Labat brille au moins pour deux raisons. La première, parce qu'elle a été promue par « L'Accordéoniste », chantée par Édith Piaf, la seconde parce qu'elle a été citée dans deux romans de Robert Sabatier, *David et Olivier* et *Les Allumettes suédoises*, où il relate des épisodes de son enfance qui se déroula au numéro 75.

En 1939, Édith Piaf vient de mettre un terme à sa collaboration avec Raymond Asso, son mentor, qui l'a hissée sur son étoile, la débarassant de son image de « Môme » pour la convertir en Édith Piaf, entièrement. Désormais, elle s'ouvre à d'autres auteurs ou compositeurs. Fin 1939, mobilisé, convalescent au lycée Lakanal de Sceaux, Michel Emer entend un soir sur Radio Cité le récital de Piaf, diffusé en direct de l'Étoile-Palace. Frappé par son intensité vibratoire et fort de son expérience récente avec Lys Gauty, Maurice Chevalier, Ray Ventura ou encore Jean Sablon, il se met en tête de lui composer une chanson.

Sa tâche accomplie, alors qu'il vient de terminer « La fille de joie est triste » qui va devenir « L'Accordéoniste », et s'étant procuré le numéro de la vedette, il l'appelle et réussit après avoir insisté à décrocher un rendez-vous le soir même chez elle, au 10, rue Anatole-de-La Forge, où elle loge et possède un piano. Elle le reçoit sèchement et lui intime illico l'ordre de lui montrer sa blquette — elle pense qu'il n'est pas capable d'écrire autre chose. Trem-

blant, en uniforme, sous son regard inquisiteur, il se colle à sa tâche *a priori* perdue d'avance. Dès les premières mesures, dès les premiers mots, Piaf se fige, interloquée. La chanson s'achève. Tout lui plaît : les couplets, la cadence, le refrain et sa fin inouïe, en apothéose, si propice à la scène. Sur-le-champ, elle le congratule et lui promet d'inclure cette chanson haletante dans son prochain récital à Bobino. Orchestrée par Wal-Berg et avec Gus Viseur à l'accordéon, la chanson est enregistrée au studio Technisonor en avril 1940. Immense succès, « L'Accordéoniste » entre au panthéon des chansons de Piaf ; elle sera reprise au fil des époques par d'innombrables interprètes, Daniel Guichard, Ute Lemper, Michèle Torr.

Et si la rue Labat émerge, c'est parce que l'héroïne y patiente au coin en attendant le retour de son héros accordéoniste, « parti soldat » — comme le caporal Emer, auteur de cette chanson prodigieuse.

En chanson, faire un pont consiste à créer un enjambement entre un refrain et sa reprise, ou bien encore à isoler le couplet d'un refrain pour ménager une respiration. Ce qui équivaut à peu près en architecture à lancer un ouvrage d'art entre deux points séparés par un gouffre ou un fleuve, ou entre deux quartiers vivants qui doivent pour communiquer passer par-dessus un cimetière — celui de Montmartre s'agissant du pont Caulaincourt. Long de 160 mètres, le pont Caulaincourt, édifié en 1867, et qui relie l'extrémité de la place de Clichy à l'embranchement de la rue Joseph-de-Maistre, ne présente *a priori* aucune singularité en termes d'esthétique, et sa réputation lui vient essentiellement de ce que Mouloudji eut l'idée un jour d'écrire un texte en son honneur, texte qui tiendrait, mis en musique selon son souhait, de l'adagio. Bernard Dimey, le poète local, disait par provocation de ce pont qu'il était le seul de Paris, qui n'enjambait pas la Seine mais le cimetière de Montmartre — on aperçoit d'ailleurs les tombes de Dalida ou de Sacha Guitry depuis le pont Caulaincourt. Pour le marcheur solitaire, surtout la nuit, ce pont enjambe un monde de sortilèges, avec une forte résonance symbolique quand il chevauche littéralement la mort.



L'Adagio du pont Caulaincourt

Mouloudji

1968 - (MOULOU DJI - CRIS CAROL) - FESTIVAL.



*En passant le pont Caulaincourt
Ma reine des bois de Clichy
Mon adagio, ô ma ballade
J'écoute cet air d'Albinoni
Sur lequel nous fimes la malle*

1968 - (MOULOU DJI - CHRIS CAROL)

Mélancolique par nature, Mouloudji se sera accordé à son état d'âme pour écrire cet opus nostalgique au rendez-vous des amours enfuies, en songeant à Albinoni. Une disposition musicale qu'il demandera de respecter à la compositrice Cris Carol, qui hésita : « C'était un exercice de style qui m'intéressait, mais j'étais un peu hésitante en me disant que c'était peut-être un peu prétentieux de ma part. » Au final, elle se conforma à l'idée de son commanditaire, auteur et interprète, agençant une chanson insigne dans le grand style Mouloudji où une sorte d'ironie modeste chatouille toujours un peu le spleen, un exercice probant paru en face A d'un 45 tours en février 1968, arrangé par François Rauber et qui préfigure la mode des adaptations des grands thèmes classiques dans la chanson populaire.

Le pont Caulaincourt, en chanson peut-être un peu trop court.



Spectacle en hommage aux années Jacques Canetti aux Trois Baudets en 2014, avec, de droite à gauche, Cléa Vincent, Zaza Fournier et Luciole.



Mouloudji, le grand mélancolique de la chanson française.



arce qu'elle fut la voie dans laquelle saint Denis, premier évêque de Paris, aurait marché en tenant sa tête entre ses mains après qu'il eut été décapité par les Romains, des siècles plus tard, en 1868, sous le second Empire, elle fut nommée rue des Martyrs. Poursuivant ainsi son chemin sur des kilomètres vers le nord, l'homme de Dieu se serait enfin écroulé là où fut élevée la basilique de Saint-Denis.

Or, d'après le groupe Pigalle et son leader, François Hadji-Lazaro, la rue des Martyrs serait effectivement une rue à perdre la tête, surtout si l'on vient à pousser la porte de la salle de certain bar-tabac où la confusion règne, où les esprits s'échauffent, où la dope s'échange dans les chiottes, où les ivrognes s'entassent, où les filles vendent du plaisir à la sauvette, où après les paris hasardeux les bagarres au couteau éclatent parfois – bref, où un bel échantillon d'un Paris souterrain resurgi des années 1920 se cache derrière la devanture.

Parue sur le deuxième album du groupe Pigalle, *Regards affligés sur la morne et pitoyable existence de Benjamin Tremblay, personnage falot mais ô combien attachant*, « Dans la salle du bar-tabac de la rue des Martyrs » devient une chanson notoire en 1990. Avec son introduction à l'orgue de Barbarie, ses riffs punks et son tempo java, le morceau se fixe dans les mémoires. Par ses paroles d'essence quasi Rive gauche, le « Bar-tabac » se poétise, même sombrement. Dans l'esprit d'une Fréhel saisie par la débauche rock, François Hadji-Lazaro balaie de son œil-caméra cet endroit louche afin d'y sélectionner des scènes qui font mouche à l'écoute.

Célèbre interprète de la comédie musicale d'Alexandre Breffort et de Marguerite Monnot *Ima la Douce* en 1956, ambassadrice de la chanson parigote, dans « *Hardi Paname* », Colette Renard évoque la rue des Martyrs mais aussi la rue du Poteau, où naquit le peintre Maurice Utrillo, Montmartrois notoire.



Dans la salle du bar-tabac de la rue des Martyrs Pigalle

1990 - (FRANÇOIS HADJI-LAZARO)
- BOUCHERIE PRODUCTIONS/PIAS.

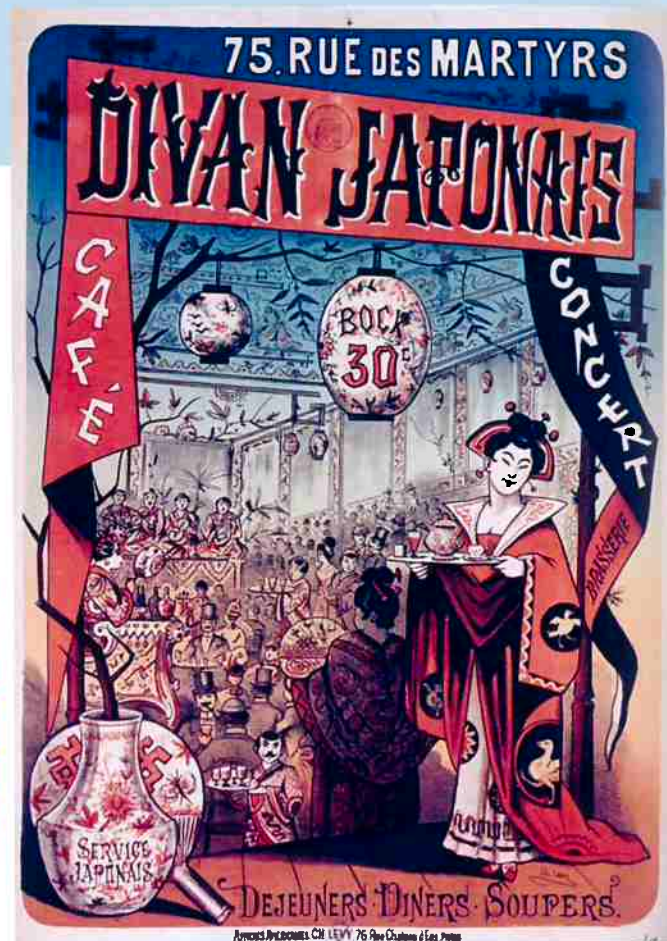


Quand Pigalle dépeint la « salle du bar-tabac de la rue des Martyrs », d'une certaine manière, c'est Bruant et la chanson réaliste qui revivent.



Natif du 14^e arrondissement, Hadji-Lazaro, élevé aux mamelles musicales de Piaf et du rock, se met à écrire des chansons très jeune. Il joue d'une vingtaine d'instruments, parmi lesquels de très anciens – vielle, cornemuse, mandoline, banjo, ukulélé, guimbarde, clarinette, etc. D'abord instituteur, puis videur grâce à sa carrure massive, agitateur dans l'âme, au début des années 1980 il fonde le groupe Pigalle avec l'évidente volonté de lui conférer le mauvais genre que cette appellation suppose. Entre folklore revendiqué et alertes revendicatives, Pigalle, à l'existence brève, reste comme l'un des fleurons du rock alternatif en France. Dès 1986, Hadji-Lazaro s'était impliqué en parallèle dans un autre groupe, les Garçons bouchers.

Par Pigalle, la rue des Martyrs confirmait sa réputation de rue des plaisirs, même louches.



Mitoyen du cabaret Chez Madame Arthur, le Divan du Monde partage une partie de sa légende avec lui, puisqu'à l'origine ils constituaient un seul et même établissement. Construit sur l'emplacement du Bal Brunet, successivement nommé le Divan japonais, le Concert Lisbonne puis le théâtre de la Comédie-Mondaine, en 1901. Transformé en cinéma porno, le Divan du Monde rouvre dans sa forme moderne en 1994 ; il est alors toujours axé sur la chanson mais aussi sur les nouvelles tendances musicales, dont l'électro.



Thomas Verovski au Divan du monde en 2014.

Chez Madame Arthur, Chez Michou : cherchez la femme !

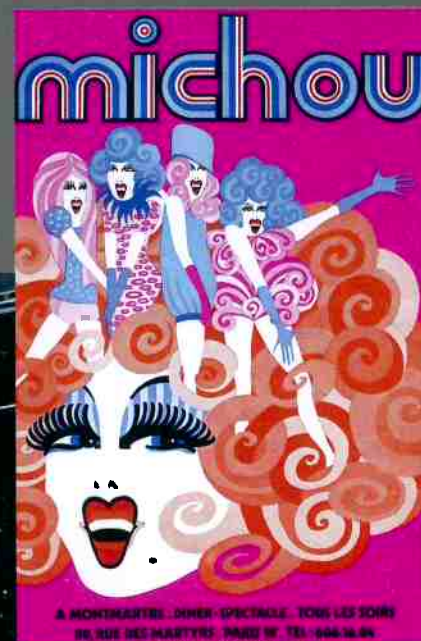
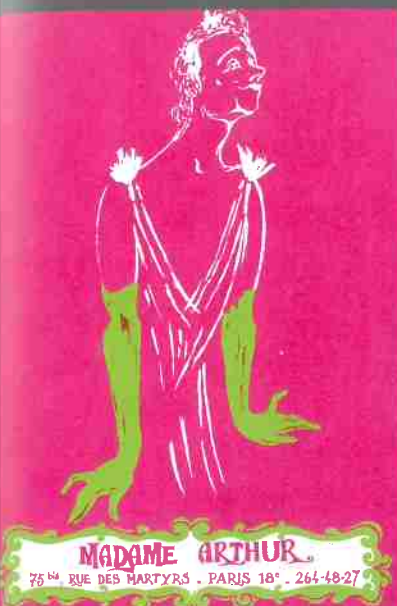
Fondé sur l'ancien emplacement du Divan japonais, créé en 1883, Madame Arthur, le plus célèbre des cabarets transformistes parisiens, ouvre en 1948 ; il est tenu par un certain M. Marcel. En 1892, l'ancien communard Maxime Lisbonne, ayant réchappé au peloton d'exécution, avait pris la tête de l'établissement, où il avait inventé l'effeuillage - le strip-tease -, favorisant ainsi les débuts étincelants d'Yvette Guilbert.

Spécialisée dès l'après-guerre dans les numéros de travestis chanteurs, la revue de Madame Arthur est menée par une certaine Maslova, en fait un

ancien danseur classique. Les vedettes s'appellent alors Chantal Chambord, Bambi, Lolà Chanel, Coccinelle, la plus illustre transsexuelle de France qui accomplit une carrière internationale après avoir défrayé la chronique par son opération, en 1958. Fort de son succès, M. Marcel ouvrira le Carrousel rue Dauphine. Fermé en 1986, le cabaret rouvre en 1987 pour reconduire sa formule gagnante. En 2007, Madame Arthur connaît une nouvelle fermeture de sept mois pour réfection ; sur les tablettes de cette institution du « gai Paris », on note que Serge Gainsbourg y fut pianiste en 1952.

Renommé dans la presse américaine « Sodome sur Seine », Madame Arthur se trouve concurrencé au début des années 1960 par l'ouverture d'une autre enseigne également dédiée au

transformisme sous l'égide du maître des lieux, Michou, qui la baptisera de son nom : « Chez Michou ». S'y commet alors la Grande Eugène, teinturier dans le quartier. Gouaille et folklore garantis, au fil des années, l'endroit, d'abord confidentiel, devient le rendez-vous du Tout-Paris mondain. En 1970, Michou et ses « Michettes » atteignent une renommée nationale et internationale en une période où, grâce aux effets de 1968, les mœurs se sont libérées.



Madame Arthur fit l'objet d'un documentaire espagnol tourné sous la direction d'Eduardo Gion en 2011.





Le Héros de Barbès

Yves Simon

1975 - (YVES SIMON) - RCA ;

BARBÈS ROCHECHOUART

Barbès

Lou Desesprît

1982 - (LOU DESESPRIT

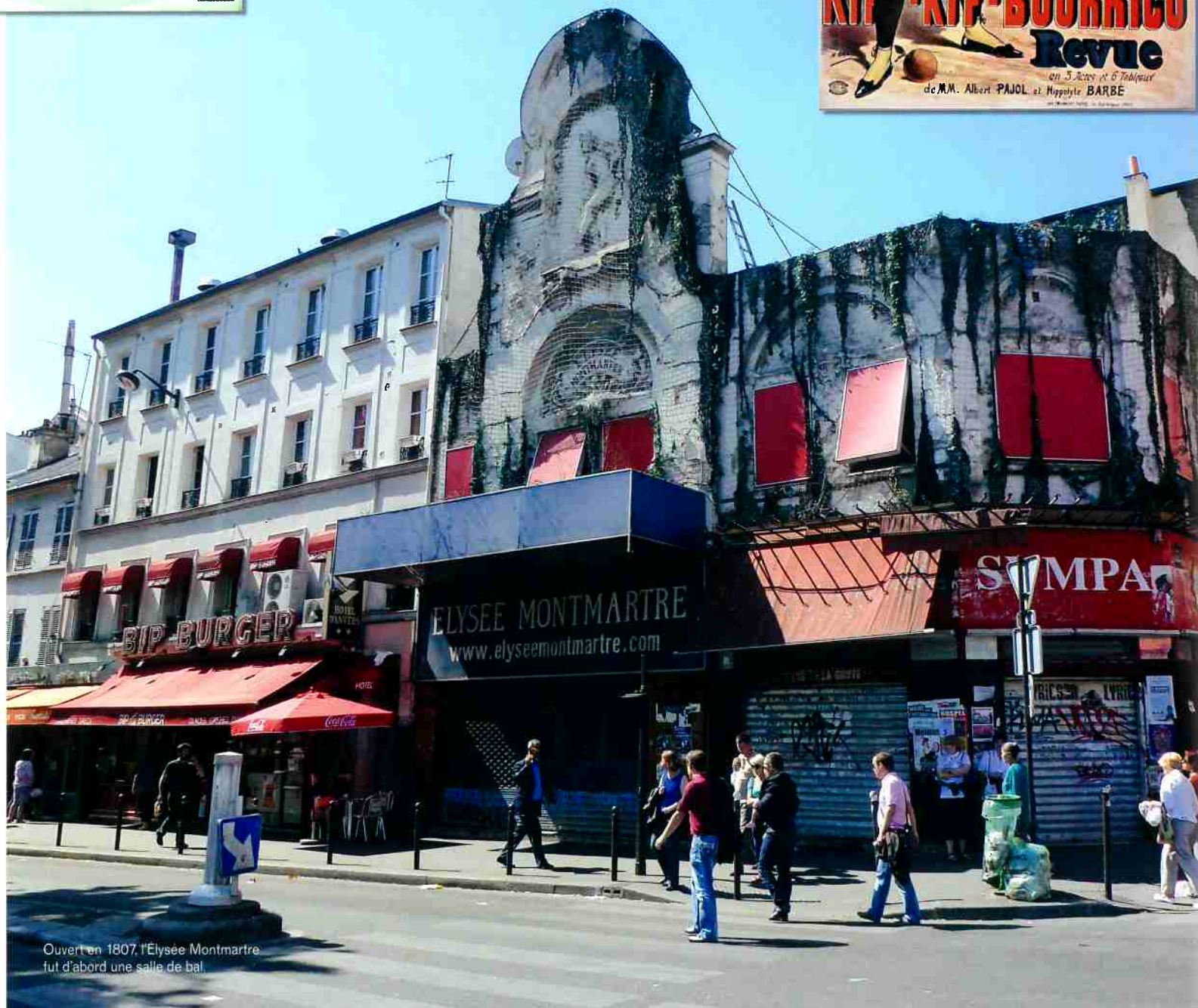
- DOMINIQUE URRUTY) - CARRÈRE

LES HÉROS DE BARBÈS
MILLE AUJOURD'HUI



YVES SIMON

RCA
VICTOR
42048



Ouvert en 1807, l'Elysée Montmartre fut d'abord une salle de bal.

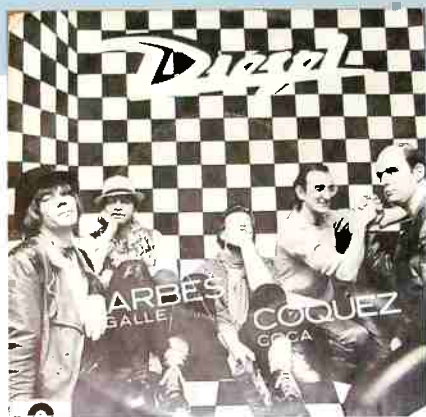
Barbès Rachid Bahri

1989 - (JULIE SOGNI-DAROY
- RACHID BAHRI) - CLEVER/CBS



Barbès-Pigalle Diesel

1990 - (DIESEL) - POLYDOR



Barbès-Clichy Mano Solo

1995 - (MANO SOLO) - EAST/WEST.



urgie des percées d'Hausmann, le boulevard Barbès apparaît au cadastre en 1867, traversant l'ancien village de Clignancourt, artère centrale de la Goutte d'Or. De tous les arrondissements populaires, côté chanson c'est celui qui aura le plus motivé les artistes depuis Yves Simon en 1975. Quartier chaud, Barbès reste alors un îlot à l'écart où s'entassent les émigrés, les déracinés du système et notamment les trafiquants d'opiacés ou de « neige ». Cinq ans avant les premières rénovations, ce bastion déshérité dont le luxe remonte au siècle dernier semble condamné à végéter à l'écart des autres arrondissements. Apôtre de la culture *beat*, Yves Simon transcende à sa façon poétique ce secteur où la marginalité règne, lui conférant ainsi les lettres d'or qui lui manquent cruellement. À sa suite, en 1989, arrivé en France au début des années 1970, Rachid Bahri a découvert ce Harlem multiculturel où il se sent à l'aise pour valoriser ses trois influences, africaine, moyen-orientale et occidentale. Fort de cet avantage, mais aussi de sa voix « rockailleuse », il va rapidement jouer et enregistrer avec les plus grands, Donna High-tower, Stevie Wonder, Steve Winwood et David Gilmore, Manu Dibango. Deux ans avant de

passer le relais à Rachid Taha, il chante Barbès, où il retrouve ses marques dans une France qui peine à concevoir l'émigration consentie comme un ajout à sa palette de valeurs.

En 1991, Rachid Taha, ex-Carte de séjour connu pour avoir adapté « Douce France », de Charles Trenet, court seul désormais ; *Barbès* est son premier album solo après la séparation du groupe. Enregistré aux États-Unis avec Don Was, édité en 45 tours, le titre générique le propulsera sur le devant de la scène. Mi-rock mi-raï, écrite dans une langue mixte évocatrice des us et coutumes de cette place qui parle fort pour s'intégrer, sa version de Barbès s'assimile à une provocation bienveillante, privilégiant l'allusif sur le discours offensif.

En 1996, emmené par Marco Prince et Yarol Poupaud, FFF (Fédération française de funk) agrège tous les styles, du heavy rock au funk, maniant la caresse et le cri pour hisser Barbès vers les sommets d'une musique métissée qui le synthétise entièrement. Car désormais l'arrondissement, qui fait peau neuve par zones, entend exister dans la grande redistribution culturelle parisienne. Même encore pointé du doigt pour ses excès, Barbès se réveille.

World, voici bien un qualificatif qui colle à Mano Solo, fils de l'émigration espagnole, et qui ne met pas de bâton dans sa révolte fiévreuse. C'est en ballade qu'il nous embarque entre Barbès et Clichy, en espagnol et en français, là où il aime « perdre sa vie », près de Pigalle où lui montent des fringales de sa dulcinée. Par lui, Barbès continue à hausser dans le ciel de Paris son pavillon aux couleurs black, blanc, beur. *World*, complètement !





Myriam
Marc Lavoine

1996 - (MARC LAVOINE/VINCENT RAVALEC
- ALAIN LANTY) - UNIVERSAL.

STRASBOURG SAINT DENIS



Le maréchal d'Empire Michel Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, qui donna son nom à ce boulevard du 18^e arrondissement long de 3 000 mètres débutant rue d'Aubervilliers et s'achevant à la Porte de Saint-Ouen, aura eu moins de chance dans le 14^e arrondissement, place de l'Observatoire, où il fut fusillé le 7 décembre 1815. Parce qu'il n'avait pu éviter le désastre de Waterloo, à l'image de nombreux autres de ses maréchaux, Napoléon gardait rancune à Ney — moins cependant que Louis XVIII, qui lors de la seconde restauration, le considérant comme un traître, ordonna son exécution.

Le boulevard Ney, qui fait partie des boulevards dits des Maréchaux qui enserraient Paris avant la percée du Périphérique, affiche une histoire sans détour voire inexistante. Jusqu'à ce qu'en chanson Marc Lavoine y fixe le décor de « Myriam », écrite en collaboration avec l'écrivain Vincent Ravalec. Une chanson très pathétique évoquant, on le devine, la prostitution qui se pratiquait alors sur cette artère nocturne passante, où la dérive sexuelle se trouvait souvent liée au trafic de la drogue. Bref, un décor sombre pour une chanson qui l'est tout autant, mais qui se révèle si élégamment écrite que ses ressorts désespérants ne sautent pas immédiatement aux tympans. Pour cette part énigmatique, sur une mélodie d'Alain Lanty, elle se déroule comme une longue ballade crépusculaire dont le charme filtre par séquences. Alors que les fortifs et la « zone » qui s'étendaient encore dans le secteur dans les années 1920, avant l'urbanisation de l'entre-deux-guerres, avaient été détruites, la légende maléfique liée au pourtour de la capitale se perpétuait.

Myriam, Cendrillon perdue du boulevard Ney.

Lavoine

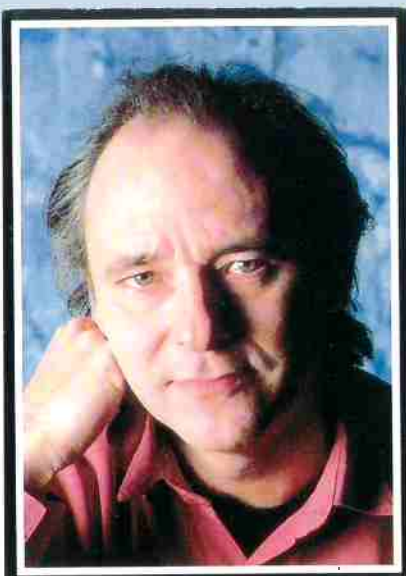


Accordeonistes, un joueur d'orgue de Barbarie au pied d'un escalier, une certaine image d'Épinal de Montmartre.

Rue Darwin

Maxime Le Forestier

2000 - (BORIS BERGMAN
- MAXIME LE FORESTIER)
- UNIVERSAL MUSIC.



La rue Darwin, qui débute au 39, rue des Saules et se termine au 6, rue de la Fontaine-du-But, inspire en 2000 à Boris Bergman, Montmartrois de cœur et d'adresse, un texte pour Maxime Le Forestier, qui a fait appel à lui. D'origine russe, il maîtrise onze langues, écrit dans plus de six, et spécialement en anglais ou en français, bien sûr. Parmi les paroliers de choc, il est apparu au premier plan en 1968 pour avoir fourni aux Aphrodite's Child le texte de « Rain and Tears », dans la langue de Shakespeare. Après de nombreuses collaborations fructueuses, il se distinguera encore auprès de Bashung en lui écrivant la célèbre « Gaby oh Gaby ». Maniant la frivolité, l'absurde, la dérision, il s'impose comme une sorte de Satie du couplet, capable à partir d'une formule décalée de composer un texte échevelé, dans une impeccable prosodie, efficace, spécialement, sur une ligne rock. Pour avoir développé un style rare et inégalé, il se définit mieux comme un auteur que comme un parolier mercenaire, quand bien même il pouvait servir à la demande un interprète, surtout s'il s'agissait de Maxime Le Forestier.

Après avoir accusé une petite baisse de régime au début des années 1980, le chanteur contestataire star des années 1970 est revenu dans la lumière



avec « Né quelque part », en 1987. Auteur, Le Forestier a notamment prêté sa plume à Julien Clerc. À cette époque déjà, il a troqué sa dégaîne « Flower Power » contre celle d'un chanteur classique, même sous des atours décontractés. Et pour ce second départ, un bouquet de nouvelles grandes chansons s'épanouira bientôt, avec notamment la remarquable « Raymonde ». Extraite de *L'Écho des étoiles*, « Rue Darwin » se fonde sur un jeu de mots – le singe descend de la rue Darwin ! Une rue en pente du sommet de Montmartre vers Caulaincourt, et qu'on ne remonte pas.

Sur une orchestration colorée de sons cristallins de balafons et de percussions africaines, la chanson suinte le primitivisme, clin d'œil à la lente mutation d'*Homo sapiens* se mouvant dans la modernité avec des réflexes enfouis dont il a oublié l'origine. En moins de 3 minutes, voilà ce qui se joue dans la rue Darwin, baptisée le 30 août 1884 du nom du naturaliste anglais, et qui, depuis, a beaucoup évolué.



Le Baiser Modiano

Vincent Delerm

2004 - (VINCENT DELERM) - TÔT OU TARD.

vincent delerm KENSINGTON SQUARE



C'est l'un des innombrables pouvoirs d'une chanson que de conférer du prestige à un endroit banal qui n'en a aucun, tel le square Carpeaux, situé dans le 18^e arrondissement face à une caserne de pompiers – une aire de jeux pour enfants au milieu de laquelle, luxe pittoresque unique, s'élève un vieux kiosque. Et voilà que l'auteur du « Baiser Modiano », Vincent Delerm, le champion du *name dropping*, se révèle aussi habile à promouvoir un lieu parisien, même retiré. Comme son titre l'indique, la chanson se fonde sur l'engouement de son auteur pour l'écrivain Patrick Modiano, parolier occasionnel qui écrit « Étonnez-moi, Benoît » pour Françoise Hardy, et qui motive cette longue complainte pleine de suavité livrée dans un minimalisme intégral caractéristique du style Delerm. Et c'est parce que celui-ci se remémore qu'un soir, accompagné de sa belle, incroyablement, il a identifié Modiano sur un trottoir, que de bond en bond, par un effet gigogne, il aboutit dans la même séquence au souvenir du baiser échangé avec elle, sous la pluie, devant les grilles du square Carpeaux – Modiano étant désormais lié par cette chanson au goût d'un baiser qui allait porter son nom, et par extension au square Carpeaux, du nom d'un peintre et sculpteur du XIX^e siècle très oublié et qui dut s'étonner de revivre en couplets par la voix de Vincent Delerm. Dans Paris en chansons, même les squares ont leur place.

Dans *L'Accordéoniste*, pour Édith Piaf, Michel Emer rendit hommage à la rue Labat, pas si loin du square de Carpeaux.

Palais-Royal,
les Tuileries (1^{ER})

Rue des Vertus (3^e)

Notre-Dame (4^e)

Rue de Buci (6^e)

La Tour Eiffel (7^e)

Le pont
de l'Alma (7^e et 8^e)

la Chaussée
d'Antin (9^e)

Rue de la Grange-
aux-Belles (10^e)

Le faubourg
du Temple (10^e et 11^e)

Rue de Lappe,
la Bastille (11^e)

Montparnasse (14^e)

Le pont
Mirabeau (15^e et 16^e)

Rue des Acacias (17^e)

le pont de
Caulaincourt,
Montmartre,
Rochechouart (18^e)

Rue de Crimée (19^e)

Belleville (20^e)

Le canal
Saint-Martin,
la Seine, etc.

PARIS POPULI

Mouloudji de Paris : presque tous les arrondissements à son répertoire !

Dans une compétition achronique visant à désigner l'interprète qui aura le plus chanté Paris, challenger avec Chevalier, Mouloudji sortirait vainqueur, chanteur invétéré de la capitale, de ses rues, de ses quartiers, de la Seine, de ses quais ou recoins – bref, de son air ! Et cet air-là, c'est celui de la mélancolie distillée au gré de complaintes qui font de Mouloudji une sorte de Monsieur Jadis de la tradition des chansons populaires célébrant Paris. Et si ce n'est tout à fait à sa gloire qu'il chante, à tout le moins c'est à sa magnificence, poussière d'or vaporisée dans les refrains et couplets qu'il écrit ou qu'il va quérir chez les plus grands auteurs à travers les âges.

Ainsi, il donna voix à Bruant, à Prévert, à Apollinaire, à Ferré, à Boris Vian, à Lautréamont ou encore à son ami et complice montmartrois Bernard Dimey, qu'il côtoyait dans les cabarets. Il était d'une époque où les textes avaient tendance à primer sur la musique, où l'art de l'interprète mis au service des mots supplantait les subtilités mélodiques. En vérité il se situait à la frontière de cette évolution, recourant aux meilleurs orchestrateurs – André Popp, Claude Bolling ou Michel Legrand, avec lequel il se trouvait des affinités particulières. Pour les arrangements, chez Mouloudji, ce sont aussi bien les violons et l'accordéon que l'orgue de Barbarie, un cocktail équilibré dans lequel les envolées et les plaintes se conjuguent dans un style unique apparenté à celui de Paris ; son



MOULoudJI EN PUBLIC

ACCOMPAGNE PAR LES ORCHESTRES DE Jean CLAUDRIC, François RAUBEN, Jean Marie Le GUEN, Michel VILLARD, Daniel WHITE

COMME UN P'TIT COQUELICOT
JOUEZ MARIACHIS
LA COMPLAINTÉ DES INFIDÉLES
L'AMOUR, L'AMOUR, L'AMOUR
UN JOUR TU VERRAS
LE MAL DE PARIS

LA FÊTE
L'ORPHELINE
JE ME SOUVIENS
LE PÈRE L'ABSINTHE
MADAME GARBO
L'AVANT-GUERRE



SERIE INTERNATIONALE

MODE

disques

MOINT 9789

catalogue s'étend de la complainte à la chanson d'amour en passant par des hymnes crus ou antimilitaristes. Tour à tour admirateur des chanteuses réalistes, Fréhel, des chanteurs de charme, Tino Rossi, des chanteurs naturalistes, Gilles et Julien, un duo d'avant-guerre, artiste engagé aux sympathies marquées pour l'idéal communiste à l'égal de Montand ou de Francis Lemarque, culturellement Mouloudji descendait de la Commune, des grèves de 1936 et du Front populaire, époque où il était impliqué au sein du groupe Octobre, héritier de la révolution russe.

S'il entretint avec Prévert, Vian ou Ferré une intimité flagrante, son poète de prédilection fut à n'en pas douter Aristide Bruant, auquel il consacra un ouvrage dans la collection « Chansons d'aujourd'hui », chez Seghers, en 1972, et qu'il croque ainsi : « Bruant, c'est un monde. Il dépasse le cadre de la rengaine, son œuvre prend encore plus de force à la lecture qu'à l'écoute [...]. Avec Bruant, Paris Ville lumière découvre le Paris des assassins, Paris Marlou, Paris Misère... » Un Paris que chantera Mouloudji sans discontinuer.

Par des titres génériques tels que



« Le Mal de Paris » ou « Le long des rues de Paris », il avoue son amour inconsidéré pour la ville dans tous ses états – et ses arrondissements ; d'ailleurs il ne s'en éloigne jamais trop longtemps. Paris, vecteur d'émotions, dont les chansons font quarante-cinq tours et puis s'en vont ! Par « Le Mal de Paris », Mouloudji confesse ses difficultés à quitter la capitale ; avec « Le long des rues de Paris », il revient sur les traces de son enfance et de son adolescence ardue près du canal Saint-Martin ou dans le faubourg du Temple, dans le Paris d'avant 1940 et celui d'après, gémissant sous la botte allemande.

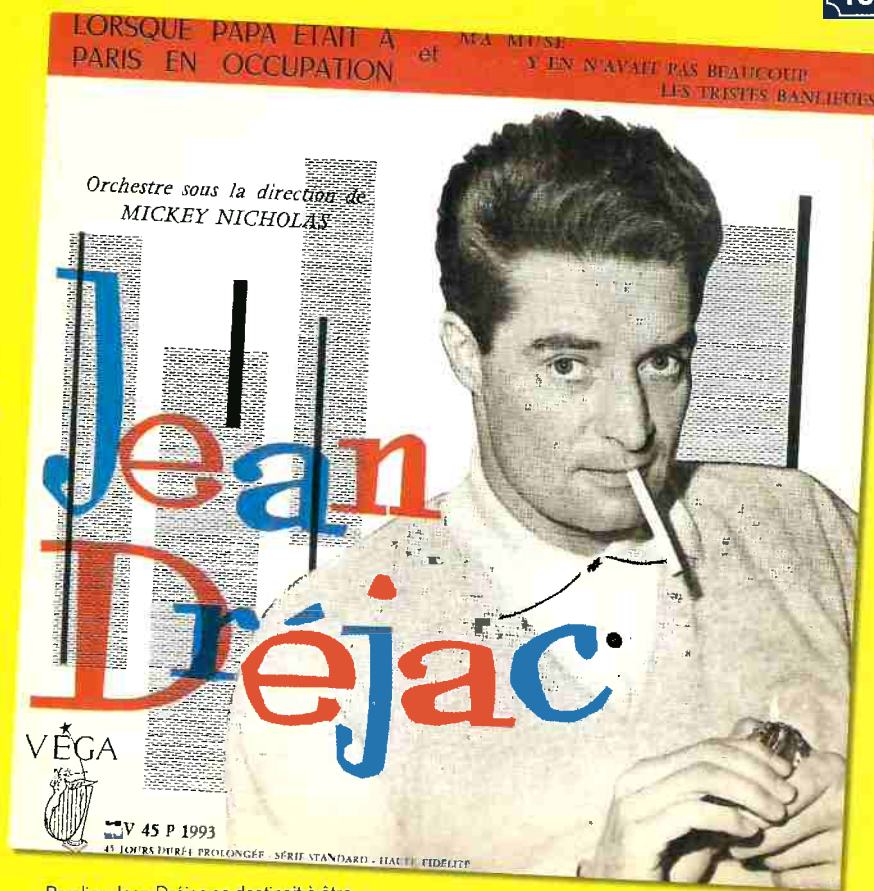
Entre Doisneau pour la pertinence d'un instantané en noir et blanc et Lemarque pour la fièvre nostalgique, Mouloudji s'impose comme le champion toutes catégories du blues de Paris. Car s'il avait été américain, eu égard à sa voix brumeuse, plus que de plaintes on aurait parlé de blues pour caractériser sa couleur musicale, celle du pavé, du ciel gris, parfois, de la Seine qui paresse, comme autant de motifs à laisser sortir de leur lit les crues de l'âme. Fils du guinche, entre les touches d'un accordéon et un lamento indéterminé sous l'archet de son spleen délicat, il a tramé une œuvre univoque dont Paris sortit grandi, avec une quantité de titres dédiés dont voici un florilège condensé : « Mon quartier », « La Complainte du chanteur des rues », « La Complainte de la Butte », « La Complainte de Paris », « Paris a le cœur tendre », « Le long des rues de Paris », « Paris, mon moineau », « Dis Paris », « Moulin Rouge », « Pigalle », « La Seine », « Paris canaille », « Retour à Paris », « À Paris dans chaque faubourg », « À Paris », « L'Île Saint-Louis », « Bonjour Paris », « Romance de Paris », « Le Gamin de Paris », « Sous les toits de Paris », « Le Siège de Paris », « Paris by Night », etc.

En reconnaissance de cette litanie de titres, il eût été légitime de créer un label Mouloudji – spécial chansons de Paris.

Paris paroles : Jean Dréjac

Entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e, d'Aristide Bruant à Francis Lemarque et un peu plus loin, une cohorte de paroliers se vouèrent à la chanson de Paris soit en évoquant la ville dans leurs œuvres, soit en célébrant un quartier ou une rue en particulier. Un genre très spécifique à la capitale qui fit dire à George Gershwin : « Il n'y a que deux sujets de chansons possibles, l'amour et Paris » – un sujet n'excluant pas l'autre, comme en témoigne « Les Amants de Paris », signée Eddy Marnay et Léo Ferré, et chantée par Édith Piaf en 1948. Bien que l'attrait du thème ait décliné après 1965, et à part New York peut-être, y eut-il dans l'histoire une ville plus choyée en couplets que Paris ?

Depuis 1914, date à laquelle le parolier Jean Rodor écrivit « Sous les ponts de Paris » sur une musique de Vincent Scotto, les noms de ses suivants inspirés se sont succédé sur les tablettes, parmi lesquels, pour citer les plus influents, Lucien Boyer, « Paname », (1926), Louis Poterat, « Sur les quais du vieux Paris », (1939), Géo Koger, « Prosper », (1935), « Pigalle », (1946), Maurice Vandair, « La Marche de Ménilmontant », (1942), « Fleur de Paris », (1945), Raymond Asso, « Elle fréquentait la rue Pigalle », (1939), Henri Contet, « Mademoiselle de Paris », (1948), Charles Trenet, « Ménilmontant », (1938), « La Romance de Paris », (1941), Léo Ferré, « À Saint-Germain des Prés », (1953), « Paris canaille », (1958), Francis Lemarque, « À Paris », (1948), « Rue de Lappe », (1950), auxquels il faut adjoindre Albert Willemetz pour ses nombreuses opérettes dont furent extraits des titres porteurs tels que « Paris sera toujours Paris » (1939). Plus proches de nous, d'autres reprirent le flambeau : Pierre Delanoë, « Le Diable de la Bastille », (1962), « Aux Champs-Élysées », (1969), Claude Lemesle, allié à Mort Shuman, « Ma ville », (1983), dédiée à l'histoire de Paris, Claude Lemesle, auteur de « Boulevard du Crime » (1982), d'« Avenue Montaigne » (1997), mais aussi Georges Coulonges, qui écrivit avec Francis Lemarque « Paris Populi » (1975). Dans ce long florilège, les poètes prennent leur part – Francis



Parolier, Jean Dréjac se destinait à être chanteur, carrière à laquelle il ne renonça pas ; il fut élu permanent dans les hautes instances de la Sacem entre 1967 et 2002.

Carco, Pierre Mac Orlan, Jacques Prévert.

Souvent, entre ces plumitifs dont les œuvres s'étalent sur presque un siècle, si les manières diffèrent, le cœur de la matière première ne varie pas : Paris, son histoire, ses lieux, ses sortilèges ; ses repaires cachés, son charme au soleil, sous la pluie, dans la brume. Et puis l'amour, complément direct du sujet, l'amour comblé, désespéré, bref un long déroulé qui condense une litanie d'états ou de sentiments qui sont le berceau de ces chansons commémoratives.

Dans cette tradition méritant un focus, Jean Dréjac se distingue pour être l'auteur d'« Ah, le petit vin blanc » (1943), qui se rattache à Paris par sa tonalité musette from Paname, mais aussi des « Quais de la Seine » pour Lucienne Delyle (1947), « La Chanson de Paris » (1950), « Sous le ciel de Paris » (1951), « Le Soleil de Pigalle » (1961). Réfractaire au Service du travail obligatoire, pendant la Seconde Guerre mondiale, retranché dans sa retraite, Dréjac écrit des textes de chanson dont l'un qu'il fait parvenir au compositeur Charles

Borel-Clerc – « Ah, le petit vin blanc », succès notoire de Lina Margy en 1943 ! Dès la Libération, il enchaîne les tubes. Avec un style rendu unique par sa verve poétique mâtinée d'accents populaires, sa signature court sur les partitions.

En marge, il poursuit par épisodes la carrière de chanteur à laquelle il se destinait à part entière à ses débuts. Regardant l'émission « Télé Paris » en 1949, où Dréjac chante « La Chanson de Paris », le scénariste Henri Jeanson le remarque. Jeanson travaille alors avec Julien Duvivier sur un film intitulé « Sous le ciel de Paris » ; il recherche la chanson du générique, qui recouvrirait le thème. Sur une musique d'Hubert Giraud, Jean Dréjac s'exécute. Le résultat est probant : la romance, créée par Jean Bretonnière, est reprise par Anny Gould, les Compagnons de la chanson, Jacqueline François et, au zénith, par Juliette Gréco, Yves Montand et Édith Piaf.

Par ce succès torrentiel, Jean Dréjac accola pour toujours son nom à la saga du Paris chanté.